

Vingt Mille Lieues sous les mers

Quelle est la morale de l'histoire ?

synthèse (très rapide!) Mme Lachaume déc 2025

Quand on parle de morale de l'histoire, on cherche quel enseignement est délivré par le détour de la fiction. Ainsi, certaines fables se terminent (ou commencent, et d'ailleurs pas toutes!) par la "morale", ou "moralité" : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » (Le Lion et le Rat, La Fontaine).

Cependant, la morale de l'histoire ne correspond pas toujours à ce que le sens commun considère comme moral (= ce qui guide l'action humaine pour rechercher le bien et éviter le mal). Pensons à « La raison du plus fort est toujours la meilleure » – Le Loup et l'Agneau (= justification de la loi de la jungle ?)

Qu'en est-il de notre roman ?

Une ambition éducative

Selon l'éditeur de notre auteur, Hetzel, les romans qu'il publie sont tous moraux : "Les excellents livres de M. Jules Verne sont du petit nombre de ceux qu'on peut offrir avec confiance aux générations nouvelles. [...] Si le caprice du public peut s'égarer un instant sur une œuvre tapageuse et malsaine, son goût ne s'est jamais fixé en revanche d'une façon durable que sur ce qui est fondamentalement sain et bon."

De fait, on pourrait se dire que ces romans sont moralement sains pour la jeunesse : pas de débauche, pas de sexe hors mariage, pas de tromperie...

Donc le roman **ne se veut pas immoral**.

Mais quelle leçon en tirer ?

Ce n'est pas très net. Il y a certes quelques "cours de morale", comme le souligne le narrateur lui-même, par exemple dans la bouche de Nemo :

« A quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

- Cependant, monsieur, reprit le Canadien, dans la mer Rouge, vous nous avez autorisés à poursuivre un dugong !

– Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, ce serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. [...] Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez »

Un humour peut apparaître quand la narration reprend suite à ce dialogue : « Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien **pendant ce cours de morale** » (« Cachalots et baleines », p. 392), qui est à même d'introduire une réflexion chez le jeunes lecteur.

Leçon n°1 : Il n'est **pas juste** de tuer pour tuer. *A fortiori*, cet enseignement est complété plus loin par un autre : il est **dangereux** de déséquilibrer certains écosystèmes, comme le montre l'exemple des lamantins et de la fièvre jaune.

« Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles [lamantins]? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! » p.454

D'autres "leçons" peuvent être identifiées, par exemple :

- Les savants croient tout connaître mais gagneraient à faire preuve d'humilité car la nature excède immensément leurs connaissances. Leur savoir ne leur donne pas toujours raison (ex d'Aronnax qui pensait que le *Nautilus* était un narval géant, dans les premiers chapitres).

- La nature recèle d'incroyables merveilles et il ne faut pas se blaser (alors que le monde du XIX^e semble avoir conquis tous les espaces). "L'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez pas facilement sur le spectacle incessamment offert à vos yeux".

- La technique humaine peut repousser de nombreuses limites en exploitant les lois naturelles mais celles-ci ne peuvent jamais être transgressées.

"— Le Nautilus s'est échoué ?

— Oui.

— Et cet échouement est venu ?...

— D'un caprice de la nature, non de l'impéritie des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles. » (II, 15, 428)

- La nature humaine, foncièrement sensible aux souffrances des autres hommes, ressurgit sans cesse, même derrière un masque comme celui que le capitaine Nemo s'est composé.

"Le capitaine Nemo s'arrêta sur ces dernières paroles, regrettant peut-être d'avoir trop parlé. Mais j'avais deviné. Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme! Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus!" (p. II, VIII, p.349)

De nombreuses qualités de Nemo sont valorisées: Courage, ténacité / Invention et d'esprit d'entreprise / Amour de l'art et de la nature / sensibilité (il pleure sur ses marins morts, défend les plus pauvres : « Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! ».)

-L'homme est fait pour la liberté, non pour un enfermement régressif. "Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait être un Flamand comme Conseil pour accepter cette situation" (II, XIX)

On pourrait allonger la liste...et chaque lecteur sera plus ou moins sensible à certains aspects.

- On pourrait par exemple soutenir que Nemo ayant fait preuve *d'hybris* (= démesure) en prenant possession du Pôle Sud voit la banquise se venger (menace d'écrasement du sous-marin). Le méchant est puni, donc l'histoire est morale... sauf que Nemo s'en sort.

Pire, après le chapitre "une hécatombe" où il a été nettement vu comme assassin d'un navire, la mer (à qui pourtant il ne cesse de faire des déclarations d'amour) vient le châtier. Le Maëlstrom, ce n'est

plus simplement un poulpe ou un requin, une banquise ou un écueil, c'est l'engloutissement par la mer elle-même. Tout est fait pour que le lecteur croie que Nemo est mort (par exemple, le titre de l'avant-dernier chapitre, "Les dernières paroles du capitaine Nemo")

En tout cas, le roman **n'est pas amoral**.

[Rappel de la distinction :

amoral = où il n'est pas question de la morale

immoral = où le mal triomphe, où les méchants sont récompensés ou proposés en exemple car on valorise le plaisir qu'ils trouvent.

Ex : les maths, c'est amoral, le porno, c'est immoral. Tout le monde voit la différence ?]

Des ambiguïtés dérangeantes

Cependant, plusieurs éléments s'avèrent gênants si l'on cherche à tout prix de la morale dans le livre. Cela concerne surtout Nemo.

- au chapitre 10 de la première : première apparition du capitaine Nemo, saisi sous le signe de la tension : est-il bon ? (il a sauvé les 3 personnages qui sans son intervention se seraient noyés) ? est-il méchant ? (il n'a pas sauvé les autres, les très nombreux marins qui naviguaient sur *l'Abraham Lincoln* : cela dit, il ne le pouvait peut-être pas ; mais il a enlevé les 3 personnages et il les séquestre. Toute la seconde partie du roman est parcourue de la revendication puis des essais de libération de Ned Land, en qui s'incarne l'adversaire principal de Nemo dans le sous-marin). Question que Verne formule d'emblée dans des termes politiques : - en insistant sur le droit de la guerre - en stimulant le questionnement sur la nationalité de Nemo et de son équipage : quel est le pays représenté dans le roman ? - en posant, sans relâche et sous diverses formes, la question de la liberté

-comme vu en cours : de nombreuses ambiguïtés sont entretenues par Verne pour créer le personnage le plus fascinant, le plus mythique de toute son œuvre, parce que c'est le plus complexe ! altermondialiste défenseur du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ou conquérant ? anarchiste ou maître régnant sur son équipage d'une main de fer ?

De plus, il veut couper avec la société: "je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles".

Certes Hetzel insiste pour que les derniers mots de Nemo dans *l'Île mystérieuse* soient retouchés : "murmurant ces mots : « Dieu et patrie ! » il expira doucement." On sait cependant qu'on lit là la version revue et corrigée par Hetzel. La critique génétique (= analyse des brouillons de l'auteur, etc.) a révélé que Verne avait d'abord écrit « Indépendance !" Les jeunes lecteurs bourgeois n'ont pas à être influencés par un anarchiste!

Le pire est l'"hécatombe" finale, avec une gradation dans la violence. Nemo est une arme de destruction massive dont on peut s'étonner qu'elle soit proposée comme modèle aux enfants. Il coule volontairement le Vengeur. "Il vint vers moi, les bras croisés, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis

murmurer ces paroles – les dernières qui aient frappé mon oreille : « Dieu tout-puissant ! assez ! assez ! » Etait-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi de la conscience de cet homme ?

Je note un décalage entre les mots et le commentaire. Les mots implorant la pitié de Dieu. Il veut être libéré peut-être, il espère mourir. Et le narrateur d'interpréter cela en termes de remords (= honte douloureuse liée à la conscience d'avoir mal agi, signe d'une condamnation morale par l'auteur du crime lui-même).

Enfin, il n'en reste pas moins que c'est par un suicide, peut-être, que disparaît le capitaine, suicide dans lequel il aurait entraîné tous ses hommes (et ses hôtes) au mépris de leur vie : le Nautilus

est entraîné dans la « Maelstrom », engagé « involontairement ou volontairement peut-être »

par son capitaine. Suicide ? (très condamnable pour la morale de l'époque pour qui c'est manquer de respect envers le Créateur qui seul doit disposer de la fin de vie) + Nouveau massacre = Rien qui « sauve » Nemo.

Encore plus gênant pour le XIXe s, Aronnax est contaminé par cette dimension prométhéenne, voire faustienne du savant, vu les derniers mots du livre « Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Ecclésiaste : *Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ?* deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi". La phrase de l'Ancien Testament juif est normalement une question **rhétorique**. La réponse implicite est personne, parce que Dieu, infiniment plus grand que l'homme, se voit dans la grandeur de sa Création. L'homme doit rester humble. Mais Aronnax ose répondre, et quelle réponse... ! Verne n'est pas croyant lui-même mais habituellement il ménage la sensibilité majoritairement religieuse de son lectorat (cf. sur le passage déjà commenté sur la Création du monde en 6 jours). Ici c'est en complet décalage.

Un questionnement moral permis par l'ambiguïté

La critique a noté une certaine mauvaise foi dans la condamnation des « méchants »: elle est feinte car ils sont présentés comme des héros fascinants dont les crimes sont moteurs de l'action (Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures*, 2020)

Peut-être est-ce pour lever ces doutes que Verne fait réapparaître le personnage de Nemo dans un autre roman.

Vous savez le nom que j'ai porté, monsieur ? demanda-t-il.

– Je le sais, répondit Cyrus Smith, comme je sais le nom de cet admirable appareil sous-marin...

– Le Nautilus ? dit en souriant à demi le capitaine.

– Le Nautilus.

– Mais savez-vous... savez-vous qui je suis ?

– Je le sais.

– Il y a pourtant trente années que je n'ai plus aucune communication avec le monde habité, trente ans que je vis dans les profondeurs de la mer, le seul milieu où j'aie trouvé l'indépendance ! Qui donc a pu trahir mon secret ?

– Un homme qui n'avait jamais pris d'engagement envers vous, capitaine Nemo, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de trahison.

– Ce Français que le hasard jeta à mon bord il y a seize ans ?

– Lui-même.

– Cet homme et ses deux compagnons n'ont donc pas péri dans le Maëlstrom, où le Nautilus s'était engagé ?

– Ils n'ont pas péri, et il a paru, sous le titre de *Vingt mille lieues sous les mers*, un ouvrage qui contient votre histoire.

– Mon histoire de quelques mois seulement, monsieur ! répondit vivement le capitaine.

– Il est vrai, reprit Cyrus Smith, mais quelques mois de cette vie étrange ont suffi à vous faire connaître...

– Comme un grand coupable, sans doute ? répondit le capitaine Nemo, en laissant passer sur ses lèvres un sourire hautain. Oui, un révolté, mis peut-être au ban de l'humanité !

L'ingénieur ne répondit pas.

– Eh bien, monsieur ?

– Je n'ai point à juger le capitaine Nemo, répondit Cyrus Smith, du moins en ce qui concerne sa vie passée. J'ignore, comme tout le monde, quels ont été les mobiles de cette étrange existence, et **je ne puis juger des effets sans connaître les causes** ; mais ce que je sais, c'est qu'une main bienfaisante s'est constamment étendue sur nous depuis notre arrivée à l'île Lincoln, c'est que tous nous devons la vie à un être bon, généreux, puissant, et que cet être puissant, généreux et bon, c'est vous, capitaine Nemo ! PP 22

Cyrus Smith efface ainsi, en quelque sorte, les crimes de Nemo. Le personnage, de fait, n'a plus dans L'île mystérieuse, grand-chose à voir avec le « maître homme » ou le « génie des mers » que dessine Verne dans *Vingt mille lieues* : la face sombre s'est effacée ; devenu « génie de l'île », de « génie des eaux » qu'il était, il apparaît comme « le bienfaiteur », aidant en cachette les naufragés de l'île : une sorte de providence.

Les causes sont révélées parce que Nemo est présenté comme le prince Dakkar, Indien éduqué en Angleterre "Cet artiste, ce savant, cet homme était resté Indien par le cœur, Indien par le désir de la vengeance, Indien par l'espoir qu'il nourrissait de pouvoir revendiquer un jour les droits de son pays, d'en chasser l'étranger, de lui rendre son indépendance."

Mais tout cela est dans un autre livre...

Plus moraliste que moralisateur

Comme souvent en littérature, Jules Verne est donc ici moins **moralisateur** que **moraliste**.

Un moralisateur donnerait des leçons de morale. ex . Les romans pour la jeunesse de l'époque, souvent écrits par des femmes.

Un moraliste peint les mœurs (sans exclure un jugement en termes de bien et de mal) pour inviter à un questionnement : La Bruyère, La Rochefoucauld sont des moralistes français très célèbres du XVIIe s., mais on a pu appliquer ce qualificatif à Balzac dans ses romans par exemple.

L'idée est d'éduquer le lecteur ainsi à faire retour sur ses propres comportements

"Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité"

Alexandre Soljenitsyne (dissident de l'Union soviétique).